

Une fonction de la poésie : révéler la magie noire des lieux (Ph. Choulet)

Rencontre avec Werner Lambersy, Jean-Paul Klée et Vincent Wahl.

Eglise Sainte Aurélie, Strasbourg, samedi 4 mars 2017.

N.B. On trouvera ci-dessous le texte légèrement amendé de l'intervention prononcée après les lectures de Werner Lambersy et Jean-Paul Klée, texte suivi d'une série d'Annexes destinées à préciser certains points.

Un philosophe est donc invité à parler après les deux héros du jour, et à parler de poésie : le sentiment d'être un Petit Poucet qui doit passer la porte d'une cité antique, entre les deux Colosses... Qu'est-ce qu'un philosophe peut bien avoir à dire à deux poètes, alors qu'il se contenterait bien d'entendre et d'écouter ? En l'occurrence, il rappellera l'injonction de Pierre Legendre : « Poètes, étudiez l'industrie ! » [Annexe 1]... L'industrie ? Il ne s'agit pas du caractère "industriel" de l'humain, mais bien de ce dont nous fêtons depuis 200 ans, chaque jour, le bicentenaire et dont Marx fut le premier généalogiste : l'industrie de l'Usine et de la Centrale, des Mégalo-pôles, du Capitalisme, des Etats-Empires, de l'Administration, de l'Idéologie, et même de la Mémoire et de l'Oubli.

Cette rencontre avec Werner Lambersy et Jean-Paul Klée me « donne à penser », comme le symbole chez Kant et Ricœur... à penser deux trois petites choses :

— Que le tragique européen, qui se continue encore, à l'aune et à la vitesse du tragique mondial et du tragique de l'histoire de l'humanité, conformément à son concept (de tragique), ne se referme pas, ne cicatrise pas, demeure ouvert, à vif et indépassable, d'autant que l'on continue à y verser du sel dessus. Ceux qui versent du sel dessus, sur la plaie, ce ne sont évidemment pas les poètes — qui n'en ont pas besoin, pas plus que la souffrance n'a besoin de la compassion... —, mais ce sont plutôt les multinationales de l'amnésie, de la dénégation et du refoulement, du *storytelling* et de la propagande... Et c'est sans doute la vocation de l'expressionnisme — puisque nous avons là deux poètes expressionnistes — que d'assumer cette fonction de rappel qui appartient à la poésie.

— Que la fonction de la poésie — j'emploie le mot de *fonction*, plutôt que ceux de *mission* et de *vocation*, au sens physiologique, organique, nerveux du terme, donc en son sens le plus matériellement nécessaire — n'est pas, comme on l'entend dans le mensonge emphatique ordinaire, une fonction de création ; mais plutôt une fonction existentielle de synthèse, de reprise, de mémoire, mieux : de réminiscence et de réinvention de la vie par elle-même — de création continuée, mais chacun sait que nous ne faisons que ce que nous pouvons... Ce qui prouve, contre Adorno, qu'on peut encore faire de la poésie après Auschwitz [Annexe 2]. Et seul le poète singulier, incarnation du principe des indiscernables, peut assumer cette fonction et la porter comme il peut. Là est la puissance ontologique de la poésie, en tant qu'elle constitue une révolution des besoins radicaux — en attendant leur... satisfaction. Comme dit Franz Marc, le fondateur du *Blaue Reiter*

avec Kandinsky : « Il est terriblement difficile de faire des dons spirituels à ses contemporains » (*Almanach du Blauer Reiter*).

— Qu'un des objets privilégiés de cette poésie existentielle est ce petit morceau d'espace-temps qu'est le corps humain affectif : il est remarquable que nos deux poètes se soient fixés, à un moment de leur trajet, à des lieux surdéterminés. Ils s'affrontent à ce qu'on appelle *la magie des lieux*. Mais ici, c'est à la magie noire des lieux qu'ils ont affaire. Et il faut alors préciser ce qu'est la magie dans les rapports humains : la production d'effets stupéfiants avec dissimulation volontaire de la causalité, la création de phénomènes surprenants / étonnants avec escamotage du processus de production. Ce qui produit étonnement et ignorance, surprise et incompréhension. Rien d'étonnant si on n'y comprend pas grand-chose... Cette magie noire n'est pas la magie blanche de la scène, la magie ludique du théâtre, l'"illusion comique" — elle n'est pas dramatique ou ironique, mais tragique, car c'en est fini du semblant. Méditer la magie noire des lieux, personne n'y va de bon gré. On y va contraint, malgré soi — comme dit Nietzsche : « tout ce qui est décisif ne naît que malgré » (*Ecce homo*) —, à reculons, comme un historien ou un patient œdipien sur le divan.

Et c'est bien une nécessité intérieure, au sens de Kandinsky, une nécessité spirituelle et supérieure, qui *parle* en chacun ici, sous la forme d'une pulsion formelle. Et, entendant, nous y obéissons. Mais il y faut beaucoup de courage, et même une certaine cruauté, orientée vers le principe de réalité. Je partage donc cette parole, ou plutôt cette *adresse* :

=> A Werner, je voudrais creuser cette histoire de *Requiem allemand* 1986, et le faire héritier d'un certain Henri Heine, juif, poète, écrivain, grand philosophe, allemand et accessoirement francophile, qui a écrit : dans un pays où l'on brûle des livres, l'on brûlera bientôt des hommes. C'était il y a presque deux siècles, et c'est une vérité toujours pérenne, vérifiée dans l'histoire. Le même Heine écrivit un cycle terrible sur l'Allemagne, *Allemagne un conte d'hiver, Deutschland, ein Wintermärchen*, dont la thématique fut reprise, entre lui et nous, par Georg Grosz dans une toile célèbre, en 1919. Je pense aussi à Kurt Weill et à son *Berliner Requiem* (1928). Werner se réfère à Brahms et à son *Requiem allemand* (1868), Requiem de la compassion, de la charité et du pardon — dont la thématique trouvera un écho dans les *Quatre chants sérieux (Vier ernste Gesänge, op. 121, 1896)*, nourris de l'*Ecclésiaste* et de la *Première Epître aux Corinthiens* de Saint Paul — dont on trouve l'écho dans les *Ernste Gesänge* de Hanns Eisler, en 1962. Et ce même Brahms a écrit cette chose décisive : « En ce qui concerne le texte, je reconnais volontiers que j'aimerais bien laisser l'"allemand" de côté pour ne considérer que l'homme ».

La poésie est donc la garde, la sauvegarde de notre pulsion formelle de mémoire — de mémoire des lieux (le bâtiment le monument le pays la nation la patrie la

Terre, oui, mais aussi et surtout la langue les œuvres les actes la pensée la parole).

=> A Jean-Paul, au prénom si romantiquement inspiré, je me suis pris à m'étonner (faussement) de l'apolitisme et de l'asocialité de bien des méditations poétiques d'aujourd'hui à propos du réel vécu et encaissé ; du fait que le principe de réalité est si insupportable qu'on lui préfère le principe de plaisir. Un certain Bachelard écrivit une *Poétique de l'Espace* (ainsi qu'une "poétique des éléments")... "de l'espace", oui, mais en bon jungien, en théoricien des formes collectives de l'inconscient, des schèmes intemporels, anhistoriques, transversaux et structurels de l'imagination humaine. Une rêverie hédoniste sur la rêverie, ancrée dans une topologie naturelle (la Terre, l'Eau, l'Air, le Feu...). Une rêverie, une poétique aristotéliennes, avec une valorisation naturelle (éternelle) des lieux, une axiologie du haut et du bas, de la gauche et de la droite, une dynamique des éléments. Bien beau, mais je me dis qu'il est impossible à un Bachelard d'affronter la réalité des Camps, le lieu et le non-lieu des Camps. Même avec les valeurs les plus angoissantes (la menace des eaux noires, par exemple), Bachelard conserve le principe de plaisir et demeure le gardien de la magie blanche. [Annexe 3]

Or, la poétique de la magie noire des lieux suppose au contraire une conception non-aristotélienne des lieux, car pour nous, hommes industriels du XXe et du XXIe siècles, il n'y a plus de "nature" qui aille de soi. Et cette poétique de la magie noire des lieux, des Collèges Pailleron aux Multinationales de l'Amnésie et du Mensonge, n'entend rien lâcher sur l'exigence de *dire le vrai de la réalité effective* — et la question est alors : *le dire comment ? Quelle forme serait à la hauteur de ces significations tragiques ?* C'est que la nécessité intérieure des œuvres impose une unité forte et unique entre thème et manière. On comprend la tonalité des titres des œuvres de Jean-Paul : *Décorateurs de l'agonie*, *Poèmes de la noirceur de l'Occident* (1998)... C'est tout un travail, et donc ça ne saurait être magique.

Je conclus avec Brecht et un extrait de son poème *An die Nachgeborenen* :

« Vraiment, je vis dans de très sombres temps ! (...) Quels temps que ceux où parler des arbres est presque un crime parce que c'est faire le silence sur tant de forfaits ! » [Annexe 4]

ANNEXES

ANNEXE 1. La citation exacte de Pierre Legendre, comme l'a précisé Vincent Wahl, et tronquée volontairement par mes soins pour des raisons d'efficacité rhétorique — ne pas distraire, ne pas troubler outre mesure... — est : « Contre

l'entreprise universelle de la bienfaisance, qui n'hésite pas à transformer les thèmes de la douleur stoïcienne en pharmacopée, à fabriquer un Sénèque pour managers, il est devenu nécessaire d'user de brutalités : **poètes, ayez le courage de la lâcheté, étudiez l'industrie !** » (*Paroles poétiques échappées du texte*, Seuil)

ANNEXE 2. Citations d'Adorno sur la poésie après Auschwitz.

« Il n'y a plus rien d'innocent (...). Même l'arbre en fleurs ment, dès l'instant où on le regarde fleurir en oubliant l'ombre du Mal. "Que c'est joli!", même cette exclamation innocente revient à justifier les infamies de l'existence, qui est tout autre que belle; et il n'y a plus maintenant de beauté et de consolation que dans le regard qui se tourne vers l'horrible, s'y confronte et maintient, avec une conscience entière de la négativité, la possibilité d'un monde meilleur. » (*Minima Moralia*, § 5, Payot, p. 21-22)

Ce texte se réfère sans doute au poème de Brecht : « Quels sont ces temps où parler des arbres est presque un crime parce qu'on passe ainsi sous silence tant de forfaits? » (*A ceux qui viendront après nous*)... cité par Adorno dans sa *Théorie esthétique*, Klincksieck, T. I, p. 60 — qui renvoie également au vers de Baudelaire: «Le printemps adorable a perdu son odeur ».

« C'est dans le beau que l'avenir déjà caduc se sacrifie au moloch du présent; puisque rien de bon ne peut exister dans son royaume, le beau assume la part de mal qui lui permettra de réfuter son juge tout en succombant. La protestation du beau contre le bien est la manifestation bourgeoise sécularisée du héros de la tragédie dans son aveuglement. » (*Minima Moralia*, § 58, Payot, p. 92)

« La beauté intégrée est devenue un élément calculable de l'existence, un simple succédané pour une vie qui n'existe pas, sans jamais la transcender en quoi que ce soit. Elle n'a pas tenu la promesse de bonheur qu'elle se fit à elle-même en même temps qu'aux autres. (...) C'est en cela que le monde rationalisé a entièrement liquidé le mythe. » (*Minima Moralia*, § 109, Payot, p. 160)

« Ecrire un poème après Auschwitz est barbare, et ce fait affecte même la connaissance qui explique pourquoi il est devenu impossible d'écrire aujourd'hui des poèmes. » (*Prismes, Critique de la culture et de la société*, Payot, p. 23)

« L'injustice que commet tout art gai, surtout celui du divertissement, est certes une injustice à l'égard des morts de la souffrance accumulée et muette ». *Théorie esthétique*, Klincksieck, p. 60

N.B. Egalement *Dialectique négative*, III, "Méditations sur la métaphysique", Payot, p. 283-288.

ANNEXE 3. L'idée d'une poétique non-aristotélicienne est analogue à la thèse de Brecht, militant pour un théâtre non aristotélien (*Le petit Organon pour le théâtre et L'Achat du cuivre*, éd. L'Arche). Bachelard avait lui-même milité pour une logique non-aristotélicienne en épistémologie des mathématiques contemporaines. Il faut donc pousser au bout le non-aristotélisme, jusque dans le recoin secret de la poétique... Contre l'ordre naturel divinement organisé, on maintiendra la pensée d'un "chaos" (Nietzsche : « *Chaos sive Natura* »), d'un "chaosmos" (Henri Michaux).

Il faut donner quelques dates, pour saisir la contradiction bachelardienne indiquée ici, entre rêverie contemplative des lieux et des éléments divins et naturels d'une part, et ultraviolence humaine, historique et industrielle d'autre part : *La Psychanalyse du feu*, 1938. *L'Eau et les rêves*, 1942. *L'Air et les songes*, 1943. *La Terre et les rêveries de la volonté / La Terre et les rêveries du repos*, 1948. *La Poétique de l'espace*, 1957. *La Poétique de la rêverie / La Flamme d'une chandelle*, 1961. *Le Droit de rêver* (posthume), 1970.

Que n'a-t-il écrit *Une Psychanalyse* ou *une Poétique du Sang* ? Je pense au poème de Prévert, *Chanson dans le sang* (extrait de *Paroles* et dit superbement par Pierre Brasseur Père).

ANNEXE 4. Le poème de Brecht, *An die Nachgeborenen, A ceux qui naîtront après nous*.

Vraiment je vis dans de très sombres temps!
Insensés sont les mots innocents. Un front lisse
Veut dire insensibilité. Celui qui rit,
C'est que l'effroyable nouvelle
N'est pas encore arrivée jusqu'à lui.
Quels temps
Que ceux où parler des arbres est presque un crime,
Parce que c'est faire le silence sur tant de forfaits!
Celui qui là-bas traverse tranquillement la rue,
Sans doute ses amis qui sont dans le malheur
Ne peuvent plus le joindre.

C'est vrai: je gagne encore ma vie,
Mais croyez-moi, c'est un simple hasard.
Rien de ce que je fais ne justifie que je mange à ma faim.
Par hasard je suis épargné (si la chance tourne, je suis perdu).

On me dit: Bois et mange, toi! Réjouis-toi d'avoir de quoi.
Mais comment puis-je boire et manger
Quand j'arrache à l'affamé ce que je mange,
Quand mon verre manque à l'assoiffé?
Et pourtant, je bois et je mange.

J'aimerais aussi être un sage.
Dans les vieux livres il est écrit ce que c'est qu'être sage:
Se tenir hors des luttes du monde et sans peur
Passer le peu de temps,
réussir à ne pas employer la violence,
Rendre le bien pour le mal,
Ne pas réaliser ses désirs, les oublier,

Voilà ce qui passe pour être sagesse.
Tout cela je ne le peux pas.
Vraiment, je vis dans de très sombres temps!

Je vins dans les villes au temps du désordre
Quand la faim y régnait.
Je vins parmi les hommes au temps de la révolte
Et je me suis révolté avec eux
Ainsi passa le temps
Qui m'était donné sur la terre.

Mon manger, je l'ai mangé entre les batailles,
Je me couchais pour dormir entre les assassins,
De l'amour, je m'occupai sans beaucoup d'égards,
Et la nature, je l'ai vue sans patience.
Ainsi passa le temps
Qui m'était donné sur la terre.

De mon temps les routes débouchaient sur le marais.
Le langage me trahissait au bourreau.
Je pouvais peu. Mais sans moi les Maîtres
Auraient été plus assurés de leur puissance, je l'espérais.
Ainsi passa le temps
Qui m'était donné sur la terre.

Les forces étaient petites. Le but
Était dans le vaste lointain.
Il était nettement visible, même si moi
Je pouvais à peine penser l'atteindre.
Ainsi passa le temps
Qui m'était donné sur la terre.

Vous qui émergez du flot
Dans lequel nous aurons sombré,
Pensez
Quand vous parlerez de nos faiblesses
Aux sombres temps
Dont vous serez sortis.

Car nous allions, changeant plus souvent de pays que de souliers,
A travers les luttes de classes, désespérés,
Quand il n'y avait qu'injustice et pas de révolte.

Et nous le savons pourtant:
Même la haine de la bassesse
Déforme les traits.

Même la colère contre l'injustice
Rend rauque la voix. Ah! Nous
Qui voulions préparer le terrain pour un monde amical,
N'avons pas pu être amicaux.

Mais vous, quand on en sera là,
Que l'homme sera un ami pour l'homme,
Pensez à nous
Avec indulgence.

(*Poèmes*, éd. L'Arche, T. 4, p. 137-139)